

Abou Nouwas, encore

al-Ahram, 30 mai 1953

Que j'aime ce silence profond que les savants, les hommes de lettres, et les praticiens de l'art le plus raffiné poussent au plus extrême degré — au point d'oublier les hommes, et que les hommes en viennent presque à les oublier, au point que l'un d'eux en vienne presque à s'oublier lui-même, tant il s'est immergé dans le silence, tant il s'est noyé dans la recherche, tant son propre travail l'a occupé à l'exclusion de tout le reste — jusqu'à ce que, un jour, il revienne à lui-même, et aux hommes, un trésor véritablement précieux en main, le leur offrant avec une réelle modestie et une réelle retenue, ce même silence fécond faisant écho au vers de l'ancien poète :

*Voici ma propre récolte, et son meilleur fruit avec elle —
tout récolteur, après tout, porte sa propre main à sa propre bouche.*

Que j'aime aussi ces jours lumineux et éclatants qui m'accueillent, matin ou soir, d'un de ces mêmes trésors, offert par ses propres possesseurs, de temps à autre.

Combien profond fut le contentement que j'ai ressenti, et véritablement savouré, hier — lorsque le matin m'accueillit d'un trésor historique véritablement précieux, arrivé de Damas, et que le soir m'accueillit d'un trésor littéraire splendide, arrivé du Caire. Ces deux trésors furent le fruit direct de ce même silence profond et prolongé que ses propres praticiens poussent à son plus extrême degré, avant d'en émerger enfin avec quelque chose d'un réel bénéfice pour eux-mêmes, et pour les hommes !

Le trésor du matin était un volume considérable, véritablement précieux, de ce livre magnifique compté parmi les trésors les plus précieux de notre propre héritage arabe : le Tarikh Dimashq [Histoire de Damas], d'Ibn 'Asakir. L'Académie arabe des sciences en a entrepris la publication, confiant la production de son premier volume au professeur Salah al-Din al-Munajjid — et j'en parlerai la semaine prochaine, si Dieu le veut.

Le trésor du soir était également un volume considérable, contenant le Diwan d'Abou Nouwas, publié par Matba'at Misr [la Société d'imprimerie d'Égypte], qui en confia la production et la vérification textuelle au professeur Ahmad 'Abd al-Majid al-Ghazali, avec une

introduction véritablement délicieuse fournie par notre propre grand poète, le professeur 'Aziz Abaza. Voici le volume dont je vais parler aujourd'hui, avec une réelle concision.

Pour une raison ou une autre, Abou Nouwas s'est véritablement imposé aux hommes ces dernières années de notre propre vie littéraire. Le professeur 'Abd al-Rahman Sidqi a produit, il n'y a pas si longtemps, deux ouvrages véritablement précieux sur Abou Nouwas, et j'ai parlé, la semaine dernière encore, du livre dans lequel le professeur docteur Muhammad al-Nuwayhi a étudié le psychisme d'Abou Nouwas. Et voici maintenant le Diwan d'Abou Nouwas, produit pour nous par Matba'at Misr sous une forme véritablement nouvelle, ses propres textes vérifiés de manière critique, et libérés des corruptions de mauvaise lecture et de distorsion textuelle qui avaient gâté les éditions autrefois largement répandues entre les mains du public.

Quel lien pourrait bien exister entre cette génération d'Égyptiens et ce grand poète du deuxième siècle de l'hégire ? Il doit sûrement exister un lien, caché ou visible, qui pousse ces messieurs distingués et cultivés — des hommes dont l'esprit et le goût se sont raffinés, dont le caractère et le tempérament se sont véritablement cultivés — à se soucier d'Abou Nouwas : certains présentant sa vie, d'autres son art, d'autres analysant son psychisme, d'autres publiant sa poésie dans une édition véritablement nouvelle et critiquement vérifiée. Ce lien pourrait-il provenir d'un simple penchant pour faire revivre la littérature classique ? Mais pourquoi, alors, choisir Abou Nouwas, parmi nos propres poètes anciens, à peine dénombrables ? Pourquoi ne pas choisir un poète de l'époque omeyyade, ou un autre poète qui fut le contemporain d'Abou Nouwas, ou qui vint après lui ? Et combien souvent, de nos jours, les hommes parlent-ils de leur lassitude envers l'ancien, de leur désintérêt pour lui, de leur passion pour le nouveau, et de leur désir ardent de lui ! Ce lien pourrait-il provenir, plutôt, du fait que beaucoup de gens cultivés, de nos jours, trouvent, dans leur propre vie, le même genre de vide qu'Abou Nouwas trouvait lui-même autrefois — et se voient privés de ce divertissement, de cette dissipation, et de cette jouissance des plaisirs de la vie qui furent jadis accessibles à Abou Nouwas ; se consolant, alors, de ce qui a été rendu accessible à un autre, en place de ce qui ne leur a pas été rendu accessible, se divertissant en décrivant les plaisirs de la vie en place de ces plaisirs eux-mêmes ?

Mais Abou Nouwas ne fut jamais seul à s'adonner à la dissipation, à la débauche, et à la licence — bien nombreux étaient ses propres

contemporains qui partageaient tout cela avec lui, s'adonnant exactement comme il s'adonnait, se conduisant exactement comme il se conduisait, excessivement téméraires envers eux-mêmes comme envers les hommes dans leur propre indulgence et leur propre débauche, et dans la description de l'une comme de l'autre, en des vers véritablement beaux et francs. Qu'est-ce donc qui pousse ces chercheurs véritablement excellents à privilégier Abou Nouwas dans leur propre étude, au-dessus de tous ses autres contemporains ?

Il me semble que ce lien ne provient d'aucune des choses que j'ai déjà mentionnées, mais de quelque chose d'entièrement différent — quelque chose qui dépeint, sous sa forme la plus vraie, cet esprit nouveau qui a empli la vie égyptienne, et l'a accompagnée, depuis les lendemains de la Première Guerre mondiale, un esprit tantôt violent, tantôt calme : l'esprit de la révolution, et l'ambition de se libérer d'une vie rigide, alourdie de fers et d'entraves, où les conditions sociales se resserrent véritablement, favorisant une poignée d'individus des bienfaits de la vie, et privant la grande majorité de ces mêmes bienfaits.

Je n'entends pas, par les bienfaits de la vie ici, seulement ces plaisirs matériels accessibles aux privilégiés, et refusés aux démunis — j'entends, plutôt, quelque chose de plus vaste, de plus raffiné dans sa propre nature et son propre tempérament : j'entends à la fois les bienfaits spirituels et matériels. J'entends la liberté véritablement partagée, jamais confinée à une seule classe, mais accessible à tous les hommes ; j'entends l'égalité des droits, qui n'établit aucune distinction entre une race et une autre, ni entre une classe et une autre, qui ne permet à aucun groupe de se placer au-dessus d'un autre, ni ne permet à aucun groupe de monopoliser, pour lui seul, ce qui lui accorde supériorité et privilège. Ce même esprit a empli notre propre vie égyptienne depuis la fin de la Première Guerre mondiale, nous poussant à réclamer la liberté politique, la liberté sociale, et l'égalité des droits et des devoirs ; nous poussant aussi à insister pour nous libérer de la domination étrangère, luttant jusqu'à obtenir une constitution consacrant l'égalité entre les hommes, et passant un tiers entier du siècle que nous avons vécu dans une lutte tantôt acharnée, tantôt calme, pour réaliser ces mêmes objectifs — une réalisation n'admettant ni discussion ni contestation. C'est précisément cet esprit qui a poussé nos propres gens cultivés à aimer Abou Nouwas, et à se consacrer à sa poésie : Abou Nouwas est lui-même un fruit de cette même révolution qui réalisa l'égalité entre les Arabes et les autres nations vaincues, et sa propre poésie effrénée, n'espérant de dignité ni de rien ni

de personne, n'est autre que la poésie du vainqueur — un vainqueur si enivré par sa propre victoire qu'elle l'emporta bien au-delà de lui-même, le poussant vers toutes sortes d'excès, dans sa propre conduite, dans sa propre pensée, et dans sa propre poésie, qui dépeint à la fois cette même conduite et cette même pensée.

Abou Nouwas est un rebelle contre tout l'ancien ordre social et politique — un rebelle contre les Arabes, qu'il critique sans aucune retenue, leur préférant les Persans ; un rebelle qui irrite parfois le souverain, au point d'être jeté dans quelque recoin caché d'une prison ; un rebelle, aussi, contre le schéma familial de la vie ordinaire, cette même vie calme et paisible se déroulant sur une seule et même voie bien rodée, préservant la pureté, la retenue, et la modération que la religion lui avait imposées. Il boit du vin, et n'a nulle envie de dissimuler qu'il en boit ; il s'adonne ouvertement à l'homosexualité, sans retenue ni honte ; il se moque des rigoristes sans douceur ni patience. Il est, en outre, un rebelle contre les contraintes familières de l'art lui-même : il excelle véritablement dans la poésie arabe traditionnelle, le prouvant par tous les vers traditionnels et dignes qu'il compose, afin que nul ne puisse l'accuser d'ignorance ou d'insuffisance — mais se rebelle, ensuite, contre tout cela, innovant plutôt dans son propre art nouveau, se détournant des ruines du désert, de leur description, des pleurs versés sur elles, et de la nostalgie qu'elles inspirent, vers le plaisir plutôt — le célébrant, se délectant à le décrire jusqu'aux limites les plus extrêmes. Tout cela, parce qu'il grandit, exactement comme grandirent ses propres contemporains, à l'ombre d'une révolution qui avait accordé aux vaincus la domination sur les vainqueurs, et poussé bon nombre de ces mêmes vaincus vers toutes sortes d'excès et de débordements, tant en parole qu'en acte.

Abou Nouwas n'est nullement une anomalie parmi ses propres contemporains à Basra, à Koufa, et à Bagdad ; Abou Nouwas et ses propres compagnons trouvèrent, parmi les vizirs, les princes, et même certains califes, une réelle approbation pour cette même turbulence, et en dépassèrent donc toutes les limites. C'est précisément là que je me sépare du professeur Ahmad 'Abd al-Majid al-Ghazali, comme je me suis séparé plus tôt du professeur al-Nuwayhi, quant à ramener cette rébellion d'Abou Nouwas à ce que les transmetteurs ont prétendu de la conduite de sa propre mère, ou à quelque amour manqué et lâche ; la rébellion d'Abou Nouwas ne se limita jamais à lui seul, mais fut véritablement répandue chez bon nombre de ses propres compagnons,

poètes et non-poètes, parmi les gens de cette même époque.

Je me sépare du professeur al-Ghazali sur un autre point aussi, non moins important que celui que je viens de mentionner. La révolution artistique que nous observons chez Abou Nouwas et ses propres compagnons, qui les poussa à l'excès dans la description des plaisirs, et à l'imprudence dans leur poursuite, ne fut jamais une révolution abbasside, ni irakienne — ce fut, plutôt, une ancienne force née au Hedjaz, et à Médine en particulier, à l'époque omeyyade, migrant de Médine vers la Syrie sous le règne de Yazid ibn 'Abd al-Malik, devenant véritablement dangereuse sous le règne de Hisham ibn 'Abd al-Malik, grâce à al-Walid ibn Yazid, qui fut lui-même l'une de ses propres victimes, avant de migrer ensuite vers l'Irak, où elle finit par s'établir aux côtés du pouvoir en place, et ne s'apaisa qu'après la mise à mort d'al-Amin ibn al-Rachid, et l'accession d'al-Ma'mun au califat des musulmans.

Si l'Irak eut Abou Nouwas, Muslim, Muti', Hammad, et Walibah, le Hedjaz eut al-Ahwas, et la Syrie eut al-Walid ibn Yazid lui-même — sujet dont je ne saurais poursuivre davantage ici le récit.

J'aurais véritablement aimé louer cette nouvelle édition du Diwan d'Abou Nouwas sans la moindre réserve — mais je me trouve contraint, avec regret, à une prudence considérable. Cette édition, malgré sa propre qualité, malgré l'effort véritablement rigoureux déployé pour en corriger le texte, n'est pas une édition scientifique au sens précis de ce mot. J'ignore si le professeur al-Ghazali a minutieusement examiné les copies manuscrites du Diwan d'Abou Nouwas conservées dans les diverses bibliothèques, ni s'il en a examiné la plupart, ou même un nombre considérable d'entre elles.

Je savais que l'orientaliste allemand le docteur Schaade avait consacré trente années de sa propre vie à étudier Abou Nouwas, préparant une édition scientifique de son Diwan — mais il a depuis quitté ce monde, et j'ignore exactement jusqu'où sa propre recherche et son propre travail d'investigation étaient parvenus.

Un autre point me contraint à la réserve : l'éditeur et Matba'at Misr ont montré davantage d'égards pour le goût des contemporains, et pour la conformité aux lois en vigueur, que pour le droit propre de la science à publier le texte complet et non abrégé. Ils offrent aux lecteurs, à la place, une édition épurée qu'ils peuvent lire sans réel embarras — chose non négligeable en soi, et mieux vaut quelque chose que rien du tout, comme le dit le proverbe.

Que les lecteurs lisent donc cette édition, reconnaissants envers l'imprimerie et l'éditeur pour cet effort véritablement précieux et fécond — et que les savants continuent d'attendre que le texte d'Abou Nouwas leur soit publié exactement tel qu'ils souhaiteraient qu'il le soit.